

## L&G ④- Des « mots » de la linguistique et de la grammaire...

Il faut maintenant introduire des éléments de métalangue linguistique qui ont eu le plus de succès dans l'enseignement *de la linguistique ... sans langue*, en psychanalyse, et dans les conversations snobs de salons branchés.

Avant d'entrer dans notre préoccupation présente – le signe linguistique – dont la naissance, en France, est traditionnellement attribuée à un Suisse, De Saussure, nous allons demander à ce même Saussure de limiter un peu le *délire créateur* qui s'est formé autour de cette préoccupation. Dans le Cours de linguistique générale, mais un peu plus loin que les pages (les seules !) lues par nos penseurs des profondeurs, on peut lire :

Expliquer veut dire : ramener à des termes connus, et en linguistique *expliquer un mot, c'est le ramener à d'autres mots*, puisqu'il n'y a pas de rapports nécessaires entre le son et le sens (principe de l'arbitraire du signe, voir p. 100).

Le **signe**, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est – *pour la [linguistique]* – un « mixte », c'est-à-dire un élément qui lui est – *partiellement* – étranger, en fait et en droit. Ce caractère intermédiaire est particulièrement montré dans les hésitations, revirements ou contradictions mêmes du Cours. Avec le **signe**, nous lions – *de façon non-contrôlée (peut-être parce que non-contrôlable !)* les « mots » et les « choses », et nous plaçons l'étude

de la langue à la **source** de toute connaissance : *quelle revanche pour les « littéraires » qui se sont éloignés de la théologie !*

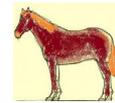
Dans le Cours, le signe est double : il est **signifiant** et **signifié (S<sup>a</sup><sub>e</sub>)**, et on utilise la métaphore d'une feuille de papier, dont une face serait le signifiant, et l'autre, le signifié. Déchirer la feuille est déchirer simultanément **signifiant** et **signifié**.

**Rien d'objectivement perceptible, constatable, prédictible ou vérifiable – sauf dans chaque langue – n'unit le signifiant et le signifié : c'est l'arbitraire du signe**, notion qui a donné lieu à quantité de textes « savants » plus ou moins « vides » mais toujours très répétitifs !

Avant de passer aux « textes » canoniques, vulgarisons le propos !

Quand je dis « cheval » ... [ʃval] est « ce qui sort de ma bouche et entre aux oreilles de mon interlocuteur », ... et {cheval} ce qu'il « comprend » :

**[ʃval]** est le **signifiant**, **{cheval}** , ce que j'ai eu l'intention de lui faire savoir, ou de porter à sa connaissance, donc le **signifié** et..., cet animal qui hennit dans le pré d'à-côté et qui permet à des milliers de gens de



payer un impôt volontairement en pariant dessus, lui : *quoi !*, est le **réfèrent (R)** !

Sans cesse, **la confusion entre Réfèrent et signifié** parasite le discours sur les langues : les dictionnaires encyclopédiques, en particulier, et le plus populaire d'entre eux, le Petit Larousse Illustré, font concorder l'image d'un objet du monde tridimensionnel, paré du titre de « sens propre » (en fait *matériel!*), avec le signifiant (graphique), lu ensuite par l'apprenant.

Le signifié de |cheval| (aussi présent dans *cheval-vapeur, fer à cheval, remède de cheval, cheval d'arçon, chevalet, chevalier, chevalière,*

*chevaleresque, chevalerie, à cheval, chevalin, cheval fou, ... à cheval donné on ne regarde pas le licol (ou la bride) )* est remplacé par une construction hiérarchisée ... par D'Holbach et Helvétius et leurs disciples, selon laquelle le seul monde tridimensionnel « dit » la vérité des « mots » : donc le mammifère *cheval*.

Et s'ajoute à ce problème – ou s'y greffe – la croyance en l'existence des « mots-étiquettes » : si, en effet, le « sens propre » de cheval est l'herbivore non-ruminant, etc, il est possible d'identifier un animal semblable sous d'autre cieux, et de recueillir les signifiants (graphiques, phoniques, ou autres) qui peuvent être représentés par la même image :



devant un locuteur gujarati prononcera et écrira *g<sup>h</sup>oḍo (ઘોડો)*, un danois, *hest* , un japonais *uma 馬 (うま)*, un russe, *lofad' ou kon' (лошадь, конь)* ,un hollandais, *paard*, et un francophone ... *cheval* !

**cheval**, nom masculin, (latin populaire *caballus*, rosse)

Mammifère herbivore de grande taille, à un seul doigt par membre, coureur rapide des steppes et prairies, dont la domestication a joué un grand rôle dans l'essor des civilisations asiatiques et européennes.

- Équitation : Faire du cheval.
- Viande de cheval.
- Personne active, tenace à l'ouvrage, robuste.
- Populaire. Héroïne (drogue).

Chacune de ces productions phonique et graphique devient ainsi la « vignette » ou la « bulle » de l'image qui représenterait le signifié « pur » et universel ! Mais le Danois dira *sko* pour *fer-à-cheval*, le Hollandais, *bok* pour *cheval d'arçon* et l'illusion est rompue.

Comme d'habitude, le pseudo-linguiste se substitue (pauvrement!) au *zoologiste, anatomiste, agriculteur, etc. en s'occupant d'objets qui ne sont pas ses objets d'étude : les Référents !*

Continuons notre cheminement :

Le *signe linguistique* ainsi défini possède deux caractères primordiaux. En les énonçant nous poserons les principes mêmes de toute étude de cet ordre.

[135] § 2. PREMIER PRINCIPE : L'ARBITRAIRE DU SIGNE.\*

Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons

[136] dire plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire.\**

Ainsi l'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s—ö—r* qui lui sert de signifiant ; il pourrait être aussi bien représenté par n'importe quelle autre : à preuve les différences entre les langues et l'existence même de langues différentes : le signifié « bœuf » a pour signifiant *b—ö—f* d'un côté de la frontière, et *o—k—s* (*Ochs*) de

[137] l'autre.\*

Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne ; mais il est souvent plus aisé de découvrir une vérité que de lui assigner la place qui lui revient. Le principe énoncé plus haut domine toute la linguistique de la langue ; ses conséquences sont innombrables. Il est vrai qu'elles n'apparaissent pas toutes du premier coup avec une égale évidence ; c'est après bien des détours qu'on les découvre, et avec elles

[138] l'importance primordiale du principe.\*

Une remarque en passant : quand la sémiologie sera organisée, elle devra se demander si les modes d'expression qui reposent sur des signes entièrement naturels — comme

[139] la pantomime — lui reviennent de droit.\* En supposant qu'elle les accueille, son principal objet n'en sera pas moins l'ensemble des systèmes fondés sur l'arbitraire du signe. En effet tout moyen d'expression reçu dans une société repose en principe sur une habitude collective ou, ce qui revient

au même, sur la convention. Les signes de politesse, par exemple, doués souvent d'une certaine expressivité naturelle (qu'on pense au Chinois qui salue son empereur en se prosternant neuf fois jusqu'à terre), n'en sont pas moins fixés par une règle ; c'est cette règle qui oblige à les employer, non leur valeur intrinsèque. On peut donc dire que les signes entièrement arbitraires réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique ; c'est pourquoi la langue, le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, est aussi le plus caractéristique de tous ; en ce sens la linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier.

On s'est servi du mot *symbole* pour désigner le signe linguistique, ou plus exactement ce que nous appelons le signifiant. Il y a des inconvénients à l'admettre, justement à cause de notre premier principe. Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire ; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple.\*

[140]

Le mot *arbitraire* appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant (on verra plus bas qu'il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique) ; nous voulons dire qu'il est *immotivé*, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité.\*

[141]

**Le deuxième principe est la LINEARITE DU SIGNE : nous y reviendrons !**

Mais ce fait marque l'importance primordiale donné au « code oral » et la faiblesse des conclusions qu'on fait découler de cette (pseudo-)

évidence : *il est un fait qu'on ne peut pas prononcer « deux mots en même temps » !* Mais cette (pseudo-)constatation ignore radicalement des faits phonétiques simples qui montrent qu'une simple émission d'un son unique peut résulter du « croisement » de deux « données » simultanées.

Le pluriel vieil-anglais des noms est « en *-iz* » qui « vient après » le mot singulier : en prononçant le pluriel de *man(n)* et en anticipant sur le *-iz* qu'il va prononcer, le locuteur vieil-anglais « ferme » la voyelle de *man* et « dit » *men-iz...* et, plus tard, « laisse tomber » *-iz*, devenu... inutile puisque le pluriel est *men* (et non plus *man-* !) : le *-e* de *men* succède bien à *m-* mais inclut un fragment de « futur » de production orale.

Le phénomène d'harmonie vocalique en turc (et aussi de très nombreuses langues) est un fait semblable : le locuteur turcophone qui « attaque » le mot avec une voyelle *a*, *ı* (i « sans point !), *u*, *o* « sait » que la syllabe suivante (du même mot) ne pourra pas contenir *e*, *i*, *ü*, *ö*.

Le fait de produire en tête d'énoncé « il faut que » implique un subjonctif (qui « contient » donc quelque chose d'antérieur)...

La linéarité du langage, avant d'être une découverte pompeusement étalée, est une cause de ... contre-sens !

*Hjelmslev précisera ce qu'est le **signe linguistique** :*

	<b>forme</b>	matière
<b>expression</b>	<b>signifiant</b>	trace sur le papier des graphèmes, vibrations sonores des phonèmes
<b>contenu</b>	<b>signifié</b>	Référents

[239] § 4. LE SIGNE CONSIDÉRÉ DANS SA TOTALITÉ.\*

Tout ce qui précède revient à dire que *dans la langue il n'y a que des différences*. Bien plus : une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences *sans termes positifs*. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques\* issues de ce système. Ce qu'il y a d'idée ou de matière phonique dans un signe importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes. La preuve en est que la valeur d'un terme peut être modifiée sans qu'on touche ni à son sens ni à ses sons, mais seulement par le fait que tel autre terme voisin [241] aura subi une modification (voir p. 160).\*

Mais dire que tout est négatif dans la langue, cela n'est vrai que du signifié et du signifiant pris séparément : dès que l'on considère le signe dans sa totalité, on se trouve en présence d'une chose positive dans son ordre. Un système linguistique est une série de différences de sons combinées avec une série de différences d'idées ; mais cette mise en regard d'un certain nombre de signes acoustiques avec autant de découpures faites dans la masse de la pensée engendre un système de valeurs ; et c'est ce système qui constitue le lien effectif entre les éléments phoniques et psychiques à l'intérieur de chaque signe. Bien que le signifié et le signifiant soient, chacun pris à part, purement différentiels et négatifs, leur combinaison est un fait positif ; c'est même la seule espèce de faits que comporte la langue,

puisque le propre de l'institution linguistique est justement de maintenir le parallélisme entre ces deux ordres de différences.<sup>\*</sup>

[242]

Certains faits diachroniques sont très caractéristiques à cet égard : ce sont les innombrables cas où l'altération du signifiant amène l'altération de l'idée, et où l'on voit qu'en principe la somme des idées distinguées correspond à la somme des signes distinctifs. Quand deux termes se confondent par altération phonétique (par exemple *décépît* = *decrepitus* et *décépi* de *crispus*), les idées tendront à se confondre aussi, pour peu qu'elles s'y prêtent. Un terme se différencie-t-il (par exemple *chaise* et *chaire*) ? Infailliblement la différence qui vient de naître tendra à devenir significative,<sup>\*</sup> sans y réussir toujours, ni du premier coup. Inversement toute différence idéale aperçue par l'esprit cherche à s'exprimer par des signifiants distincts, et deux idées que l'esprit ne distingue plus cherchent à se confondre dans le même signifiant.

[243]

Dès que l'on compare entre eux les signes — termes positifs — on ne peut plus parler de différence ; l'expression serait impropre, puisqu'elle ne s'applique bien qu'à la comparaison de deux images acoustiques, par exemple *père* et *mère*, ou à celle de deux idées, par exemple l'idée « père » et l'idée « mère » ; deux signes comportant chacun un signifié et un signifiant ne sont pas différents, ils sont seulement distincts. Entre eux il n'y a qu'*opposition*. Tout le mécanisme du langage, dont il sera question plus bas, repose sur des oppositions de ce genre et sur les différences phoniques<sup>\*</sup> et conceptuelles qu'elles impliquent.

[244]

[245]